

Visages

Jean-Philippe Payette

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70541ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Payette, J.-P. (2014). Visages. *Liberté*, (302), 83–84.

VISAGES

Le Canadien errant arrive à destination.

JEAN-PHILIPPE PAYETTE

Nana Mouskouri terminait souvent ses concerts québécois par *Un Canadien errant*, chanson popularisée et essaimée de par le monde par la diva barniquée du pays de l'ouzo, mais aussi par monsieur Leonard Cohen, dont l'interprétation de ce texte, pourtant un hommage en forme de vague à l'âme à des gens pendus et déportés, fait penser au «Guantanamo» de Celia Cruz. Dilution du Bas-Canada, un deux trois, cha-cha-cha.

La version interprétée en 1917 par Éva Gauthier, faite uniquement d'harmonies vocales involontairement angoissantes, aurait pu trouver sa place, près d'un siècle plus tard, sur *Medúlla*, album tout en voix de madame Björk qui, le 21 août 2007, termina son concert à Montréal par sa chanson «Declare Independance». L'arbre est dans ses feuilles, marilou don dé.

Félix Leclerc, mon chien samoyède, après avoir signé un autographe au pied d'un aulne, sa patte postérieure gauche en l'air, eut le malheur de reprendre sa route du côté de la piste cyclable. Pendant un instant, Leclerc se prit pour Sinatra, coussinets dans l'aube, sous la pluie d'un 8 août à 8 h 07.

Une cycliste qui passait par là, toute dans sa robe à pois, vit ainsi son parcours chambardé sur la gauche. Félix Leclerc n'était pas exactement dans sa trajectoire, mais sa présence fut pour le moins perturbante.

— *Perkele!* dit-elle.

— Esti! dis-je.

Je la vis nous poignarder du regard tandis qu'elle nous dépassait par la droite, nous zidaner du casque. Non seulement voulait-elle nous tuer, mais c'était pire encore: elle était jolie.

Voulait-elle se claquer un amok à la Zweig ou encore «l'acte surréaliste le plus simple», tel que décrit par André Breton? L'histoire ne le dit pas. Elle devait être tendue.

Helsinki, c'est la capitale d'un pays où la loi, c'est la loi, où il faut respecter les règles, où tout doit entrer dans une case. Un pays qui s'ouvre sur le monde comme un fichier .xls à l'écran.

Un peu plus qu'ailleurs, il me semble, chaque individu, souvent digne comme un cygne, patauge dans la lie des vieux principes de Luther et des dix commandements de la loi de Jante :

Ne crois pas que tu es quelqu'un de spécial ! Ne crois pas que tu vauds autant que nous ! Ne crois pas que tu es plus futé que nous ! Ne t'imagines pas que tu es meilleur que nous ! Ne crois pas que tu sais mieux que nous ! Ne crois pas que tu es plus que nous ! Ne crois pas que tu es capable de quoi que ce soit !

Ne ris pas de nous ! Ne crois pas que quelqu'un s'intéresse à toi ! Ne crois pas que tu peux nous apprendre quelque chose !

Assis dans le métro, je les regarde et suis tendrement perplexe. J'aimerais percer à la petite roche pointue ces regards livides et obéissants qui laissent à peine filtrer leurs émotions. On m'a bien fait comprendre qu'ici, un sourire de Joconde est parfois un marqueur de jubilation, qu'un surélévement de sourcil cache des salutations chaleureuses et cordiales. Au Québec, cette impression de laine isolante compressée dans son emballage me paraît moins personnelle, plutôt collective. Là aussi, on s'en doute, j'aurais parfois envie de ficher un coup d'Exacto, de percer l'enveloppe pour qu'enfin ce peuple se gonfle, se déploie, se mette en tabarnak et que, pour une fois, ce soit sérieux, que ça donne la chienne, qu'il klaxonne au-delà du clivage rouge et vert, qu'il aménage son espace vital et qu'il se fasse appeler monsieur. Nous ne prenons pas toujours très bien soin de nous : quel est le taux d'analphabétisme au Québec, déjà? Été 2004, l'ancien président estonien Lennart Meri, traducteur de Marcel Aymé, d'Erich Maria Remarque, de Graham Greene et de Soljenitsyne, parraina la plantation d'un million d'arbres, un par habitant, le jour où le pays entra dans l'Union européenne et l'OTAN. Après quarante ans de joug soviétique, les Estoniens participaient enfin, pleinement et à leur mesure, à la marche du monde. En estonien, Estonie se dit «Eesti».

Taux d'alphabétisation : 99,8 %.

Le grand succès de Céline
Le petit pain de Ginette
À l'unisson sur les plaines
C'est beau
C'est beau

Je suis allé au sauna avec mon père. Dans des conditions normales, un père finlandais enseignera à son enfant les rituels

du sauna, le fils s'y fera laver une fois par semaine par ses parents et apprendra peu à peu les règles non écrites de ce lieu sacré : déposer le seau aux pieds de la personne la plus âgée, comment lancer l'eau sur les roches, comment mélanger l'eau et le goudron végétal, comment faire un fouet avec les branches d'un bouleau, comment se fouetter pour activer la circulation sanguine, garder le silence.

Cette fois-ci, inversion, c'est le fils qui initiera le père.

Il est fasciné, parle peu.

Lentement, les états d'âme atteignent le point d'ébullition. Un instant Jean-Claude Lauzon.

Mon père est né au milieu des années cinquante, coin Logan et Dufresne. Je suis né au milieu des années quatre-vingt, coin Logan et Dufresne. Et ce silence était probablement tout ce dont un fils qui achève sa vingtaine devant la Baltique et son père qui achève sa cinquantaine face à la Rivière-des-Prairies avaient besoin.

—

Hans-Ulrich Obrist : je parlais justement de cela avec Rem Koolhaas. En ce moment, le centre de l'Europe semble avoir subi un traumatisme. Or, les pays voisins, qui étaient à l'époque traumatisés, sont maintenant dynamiques. Une inversion étrange a eu lieu.

Björk : je crois qu'il y a aussi une raison biologique, c'est une question d'oxygène. Il y a toujours un sentiment de renouveau lorsque l'on est entouré de l'océan. Maintenant, celui qui parle, c'est mon ami Tuomas : « Il y a deux types de Finlandais : le Finlandais de mer et le Finlandais de lac. Celui de la mer a un bateau de bois et perçoit l'eau comme un adversaire, l'autre a un chalet et regarde le lac pour se reposer. » Nous sommes sur une terrasse, je bois une bière fumée et il fume un petit cigare. Silence encore. Si nous avions des vestons de cuir, ce serait un instant Aki Kaurismäki.

Sur le même modèle, il y a très certainement des Québécois de lac, de rivière et de fleuve. J'ai pour ma part vécu à deux pas du fleuve Saint-Laurent pendant quinze ans et je ne m'en suis rendu compte qu'à la toute fin, un peu avant de partir pour Montréal (une île qui le nie), lorsque j'ai été en âge de devenir camelot, de distribuer *La Presse* avec un sac à bandoulière orange fluo. Le fleuve se trouvait de l'autre côté du Chemin du Roy, derrière ces rangées compactes de grosses cabanes.

Le 28 septembre 2000, Pierre Elliott Trudeau est mort. Le 29, on en avait déjà fait un saint, et on m'attendait, les yeux dans l'eau, à vau-l'eau, en continuité avec le fleuve caché derrière une farandole étriquée de baraques à deux garages ponctuée de drapeaux du Canada.

Maisons de brique, urbanisme de paille, hérons mourants, pays réel sacrifié. Penser l'aménagement du territoire, démocratiser l'accès aux rives, à la nature, aux fruits sauvages, cueillir et manger des bourgeons de sapin, opter pour la transparence et l'éducation gratuite, jouir d'un aéroport efficace et accessible en quinze minutes, des wagons de métro et des tramways régulièrement renouvelés, être ponctuels, aménager des autoroutes pour vélo et, surtout, réparer

rapidement ce qui se fissure, peindre et repeindre, plâtrer et replâtrer.

Tout cela m'apparaissait auparavant comme un trouble obsessionnel compulsif de groupe, et je crois que c'est finalement une façon de dire au monde, un geste à la fois, de quel bois ces cinq millions de Finlandais se chauffent.

C'est une leçon précieuse : la dignité.

—

En finnois, visage se dit «kasvot» : le t étant la marque du pluriel, visage est donc toujours «visages». J'ai la tête contre la vitre, la ville me fouette à 70 km/h. Je suis la cadence créée par les bâtiments qui se succèdent, par les terrains vagues et les bras de mer. Je mets tant bien que mal mon visage au pluriel, le perçois comme je peux, comme s'il s'agissait d'une modulation constante que la ville taille, que les pinèdes mitraillent, que le bruit martèle, que les marécages, la neige et les pluies polissent.

—

Sortir tout juste du Siltanen (ma nouvelle Casa del Popolo), où Joose Keskitalo a montré une fois de plus que le Leonard Cohen époque *Songs From Love And Hate* a un digne fils illégitime ici.

Attraper au grillikioski une assiette en carton où on trouve une saucisse étendue comme une sirène dans son lit de frites humides, le tout sous un arc-en-ciel aigre-doux de condiments douteux. Finir le plat et finir par rentrer chez moi par le chemin le plus long avec les mains grasses qui macèrent dans mes poches. Au coin de la rue, un jeune Somalien me demande si j'ai du feu. J'en ai pas. Un instant *Watatatow*.

Les taxis partent et reviennent, un éméché des grands soirs, «les dents jaunies par la nicotine, tout comme les grains d'un blé d'Inde exposé au soleil», titube, sacre mou et tombe par terre dans un petit bruit sec de sac en papier de cinquante livres.

L'étymologie du mot *Finlande* est incertaine : celle que j'aime le plus est désormais celle qui puise dans «finne», errant. Arriver finalement chez moi. Mon adresse est difficile à prononcer. Les escaliers, pour la forme. Septième étage. Marcher jusqu'au bout du corridor. Enlever mes souliers. Me tirer une bûche sur le balcon. Décanter. Le vent contre les feuilles : l'été prochain, les vignes couvriront vraiment tout le mur et le plafond.

Mon quartier est mort sous les étoiles. La lune paraît empêtrée entre les cheminées de la centrale au charbon. On distingue à droite l'église de Kallio, on trouvera un léger halo de lumière si on regarde en direction du centre-ville, mais aucun gyrophare qui fait sa ronde sur le toit d'un gratte-ciel. Ça me manque. J'aimerais guetter le signal.

Je lève le nez sur tout ça, vers le ciel, et c'est un geste d'humilité. L

Jean-Philippe Payette est né à Montréal en 1984. Il vit à Helsinki.